franco-flamandes, italiennes, etc.), parfois sous la forme de *contrafacta*.
Dès les premières pièces, comme le *Gloriose Virginis* ou le *Magnificat 8 toni*, l'élégance de l'interprétation captive. L'interruption de la vihuela dans certains passages (notamment les formules psalmodiques) renforce la dimension spirituelle de ces chants et met en avant l'intégration de codes d'interprétation issus du vieux continent. L'instrument souligne a contrario avec finesse les parties plus mélodiques. La technique vocale de Jonatan Alvarado séduit par sa souplesse et sa clarté.
Les motets à quatre voix sont la meilleure part de l'album. Le *Clamabat autem mulier cananea* de Pedro de Escobar est ici restitué avec délicatesse dans un arrangement qui en renouvelle l'écoute. *Hic solus* révèle pour sa part tout le potentiel expressif du dialogue entre voix et vihuela.
Enfin, la troisième section ravira les amateurs de chansons. Outre les *villancicos* et autres pages lyriques se trouve une belle adaptation d'*Amor che mi tormenti* de Sebastiano Festa. Cette composition italienne incarne la richesse des échanges culturels entre l'Europe et le Nouveau Monde. Le tout conjugue une profondeur historique à une sérieuse exigence musicale, qui fait regretter un minutage un peu chiche. **Kévin Roger**

THE GHOSTS OF HAMLET

♀♀♀♀ **Airs d'opéras de Carcani, Gasparini, Handel, D. Scarlatti, Pollarolo. HASSE : Sinfonia en sol mineur. D. SCARLATTI : Sinfonia en ré mineur. GASPARINI : Ouverture en ut majeur.**
Roberta Mameli (soprano), Franck-Emmanuel Comte (clavecin et direction), Le Concert de l'Hostel Dieu.
Arcana. Ø 2024. TT : 1 h 08'.
TECHNIQUE : 3,5/5

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, l'Italie a produit plusieurs *Hamlet* lyriques. Puisant dans les mêmes sources médiévales que Shakespeare, le livret conçu par Apostolo Zeno et Pietro Pariati accorde plus de place aux rôles féminins et jette moins le trouble sur les personnages masculins. Plusieurs de ces ouvrages musicaux ne nous sont pas parvenus.
C'est Francesco Gasparini qui ouvre le bal à Venise en 1705 avec un *Ambleto* dont quatre extraits figurent ici où Roberta Mameli incarne tantôt Ambleto, tantôt Veremonda (l'Ophélie italienne). Les violons dansant et tournoyant autour de la soprano chahutent doucement l'innocent arioso « *Cinto d'amiche rose un dì crescea* ». Les réponses d'une viole de gambe très mélodieuse confortent l'assurance de l'aria da capo « *Stelle, voi che de' regnanti* » qui culmine dans les diminutions audacieuses de la reprise. Dans « *Nella mia sfortunata prigionia* », la présence de la voix laisse peu d'espace à la discrète basse continue (théorbe et viole de gambe). La mise en musique du même texte par Scarlatti convient mieux à la chanteuse qui y adopte un ton dont la fragilité s'accorde harmonieusement aux violons langoureux. Parmi les airs de bravoure, signalons « *Son sdegnato* » de Carcani et « *Tromba in campo e spada in guerra* » dans lesquels Mameli en impose, soutenue par un orchestre merveilleusement vif.
L'album propose également quelques passages d'un *pasticcio* londonien de 1712, remaniant l'œuvre de Gasparini selon une pratique de l'époque : utiliser des partitions existantes de plusieurs compositeurs pour fabriquer un nouvel opéra. Adapté de « *Tu ben degno* » d'Agrippina de Handel, « *Tu indegno sei dell'allor* » devient une scène où Gerilda (Gertrude) exprime sa fureur envers Fengone (Claudius). Les musiciens ne convainquent pas tout à fait dans ce changement de caractère, qui nécessiterait davantage de mordant.
Adrien Cauchie

Nouveauté

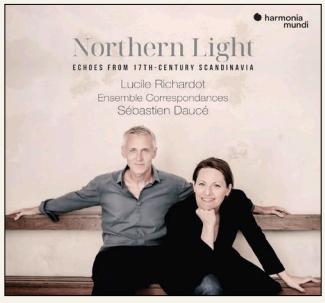
PLAGE 3 DE NOTRE CD

LUCILE RICHARDOT

MEZZO-SOPRANO

« Northern Light ». Œuvres de Tunder, Pohle, Geist, Peranda, Albrici, Ritter, Knüpfer, Johann Christoph Bach, Krieger et Fischer.
Sébastien Daucé (orgue et direction), Ensemble Correspondances.
HM. Ø 2024. TT : 1 h 22'.
TECHNIQUE : 4/5
Enregistré par Alban Moraud, Elise Mollet, Aude Besnard et Alexandra Evrad à la Ferme de Villefavard en juillet 2022. Une image sonore à la fois large et dense, concentrée sur un seul plan. D'où un relief réduit mais subtil. Excellente définition des timbres, avec une grande attention portée aux nuances des voix.

Avec son timbre dont séduisent infiniment les ombres autant que les éclats, avec son verbe aux inflexions uniques, la voix de Lucile Richardot marque d'une empreinte profonde les pages qu'elle défend. Après l'Angleterre du XVIIe siècle (« *Perpetual Night* », *Diapason d'or de l'année* 2018), elle accoste cette fois, toujours en compagnie de Sébastien Daucé et de ses musiciens de Correspondances, en Suède, pour nous emmener à la cour de Charles XI.
Maître de la chapelle royale à Stockholm de 1663 à 1690, Gustav Düben y a rassemblé une importante collection de partitions en provenance des villes hanséatiques : une mine pour les interprètes d'aujourd'hui, que Daucé et ses musiciens avaient commencé à explorer en 2021 avec les *Membra Jesu nostri* de Buxtehude.



Que ce soit une adresse à Dieu au seuil de la mort (*Ack Herre, lat dina helga änglar* de Franz Tunder) ou le récit de la mise au tombeau du Christ (*Es war aber an der Stätte, da er gekreuziget ward* de Christian Geist), la prière ne saurait se passer de violes de gambe et de violons affligés. Ceux de l'Ensemble Correspondances, graves et sombres pour « *Herr, wenn ich nur dich habe* » de David Pohle, créent l'événement, tandis que la chanteuse (inimitable dans sa troisième proclamation de « *meines Herzens Trost* ») révèle l'intensité dramatique de la pièce, qu'on ne soupçonnait pas en entendant Paulin Bündgen et l'Ensemble Clematis (Ricercar, 2018).
La lamentation *Ach, dass ich Wasser's g'nug hätte* de Johann Christoph Bach est abordée avec un lyrisme contenu : rares sont ceux qui, comme Lucile Richardot ou Andreas Scholl (avec le Basel Consort, HM, 1998), possèdent une telle science de la théâtralité luthérienne. Dans le duo qui suit (*Salve, mi puerule* de Christian Ritter), la mezzo dialogue avec Antonin Rondepierre, jeune ténor à la présence irradiante et à la sensibilité pleine de promesses. Après un *Jubilate et exultate, vivat rex Carolus* louant le roi de Suède dans un style madrigalesque, cette « *Lumière nordique* » prend congé avec une éblouissante sobriété : une ultime déploration sur la mort du souverain (*Das klagende Schweden-Reich* de Johann Fischer). ***Adrien Cauchie***